

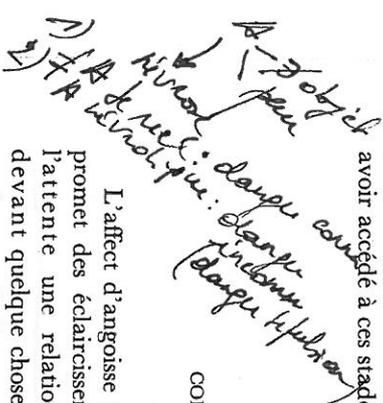
défense et la restriction du concept de refoulement tiennent mainte-
nant compte d'un fait qui est connu depuis longtemps, mais qui a
gagné en significativité en raison de quelques découvertes récentes.
Ce que l'expérience nous a appris en premier sur le refoulement et
la formation de symptôme, ce fut au contact de l'hystérie; nous
vîmes que le contenu de perception d'expériences vécues excitantes,
le contenu de représentation de formations de pensée pathogènes
est oublié et exclu de la reproduction dans la mémoire, et c'est
pourquoi nous avons reconnu dans le maintien à l'état de la
conscience un caractère majeur du refoulement hystérique. Plus
tard, nous avons étudié la névrose de contrainte et trouvé que dans
cette affection les incidents pathogènes ne sont pas oubliés. Ils res-
tent conscients mais sont « isolés » d'une manière qui n'est pas
encore représentable, si bien qu'est atteint à peu près le même suc-
cès que par l'amnésie hystérique. Mais la différence est assez
grande pour justifier notre opinion que le processus au moyen
duquel la névrose de contrainte élimine une revendication: pulsion-
nelle ne peut être le même que dans l'hystérie. Des investigations
ultérieures nous ont enseigné que dans la névrose de contrainte,
sous l'influence de la rébellion du moi, est atteinte une régression
des motions pulsionnelles jusqu'à une phase de libido antérieure,
régression qui certes ne rend pas un refoulement superflu, mais agit
manifestement dans le même sens que le refoulement. De plus, nous
avons vu que le contre-investissement, dont il faut admettre aussi la
présence dans l'hystérie, joue dans la névrose de contrainte un rôle
particulièrement grand dans la protection du moi en tant que
modification réactionnelle^a du moi; notre attention a été attirée
sur un procédé, l'« isolation », dont nous ne pouvons nous encore
indiquer la technique, procédé qui se crée une expression sympto-
matique directe, et sur la procédure du « rendre non advenu »,
qu'il faut nommer magique, dont la tendance défensive ne peut
soulever aucun doute, mais qui n'a plus aucune similitude avec le
processus du « refoulement ». Ces leçons de l'expérience sont une
raison suffisante pour réinstaurer le vieux concept de défense, qui
peut englober tous ces processus à même tendance — protection du

a. *reaktive*.

Freud -
Supplément B pour l'état de l'angoisse
ou inhibition, par un processus de l'angoisse
Suppléments 77

moi contre les revendications pulsionnelles —, et pour subsumer
sous lui le refoulement comme cas particulier. La significativité
d'une telle dénomination est rehaussée si l'on considère la possi-
bilité qu'un approfondissement de nos études pourrait dégager une
affinité intime entre des formes particulières de la défense et des
affections déterminées, par ex. entre refoulement et hystérie. Notre
attente s'oriente, en outre, vers la possibilité d'une autre relation de
dépendance significative. Il se peut fort bien que l'appareil ani-
mique exerce, avant la partition tranchée du moi et du ça, avant la
mise en forme d'un sur-moi, d'autres méthodes de défense qu'après
avoir accédé à ces stades d'organisation.

COMPLÉMENT A L'ANGOISSE



L'affect d'angoisse montre quelques traits dont l'investigation
promet des éclaircissements supplémentaires. L'angoisse a avec
l'attente une relation non méconnaissable; elle est angoisse
devant quelque chose. Il s'y attache un caractère d'indétermi-
nation et d'absence d'objet; l'usage de la langue correct
change même son nom lorsqu'elle a trouvé un objet et le remplace
alors par peur. L'angoisse a de plus, en dehors de sa relation au
danger, une autre relation, celle à la névrose que nous nous effor-
çons depuis longtemps d'éclaircir. La question apparaît alors de
savoir pourquoi les réactions d'angoisse ne sont pas toutes névro-
tiques, pourquoi nous en reconnaissons tant comme normales;
enfin, la différence entre angoisse de réel et angoisse névrotique
réclame une prise en compte approfondie.

Partons de cette dernière tâche. Le progrès que nous avons fait
consistait à revenir de la réaction d'angoisse à la situation de dan-
ger. Si nous procédons à la même modification avec le problème de
l'angoisse de réel, sa solution nous devient facile. Le danger de réel
est un danger que nous connaissons, l'angoisse de réel est l'angoisse
devant un tel danger connu. L'angoisse névrotique est angoisse

S. K. L.

devant un danger que nous ne connaissons pas. Le danger névrotique doit donc être recherché d'abord : l'analyse nous a enseigné que c'est un danger de pulsion. En amenant à la conscience ce danger inconnu du moi, nous effaçons la différence entre l'angoisse de réel et l'angoisse névrotique, nous pouvons traiter la dernière comme la première.

Dans le danger de réel nous développons deux réactions, la réaction affective, l'éruption d'angoisse et l'action de précaution. Il est à prévoir qu'il adviendra la même chose avec le danger de pulsion. Nous connaissons le cas de l'action conjointe, appropriée à une fin, des deux réactions, l'une dominant le signal pour l'instauration de l'autre, mais aussi le cas inapproprié à une fin, celui de la paralysie d'angoisse, où l'une se propage aux dépens de l'autre.

Il est des cas dans lesquels les caractères d'angoisse de réel et d'angoisse névrotique se montrent mêlés. Le danger est connu et réel mais l'angoisse devant lui est démesurément grande, plus grande qu'elle ne devrait l'être selon notre jugement. C'est dans ce plus que se trahit l'élément névrotique. Mais ces cas n'apportent rien de principiellement nouveau. L'analyse montre qu'au danger de réel connu est attaché un danger de pulsion non connu.

Nous allons plus avant si nous ne nous contentons pas non plus de ramener l'angoisse au danger. Quel est le noyau, la signification de la situation de danger ? Manifestement l'estimation de notre force comparée à la grandeur de celui-ci, l'aveu de notre désaide face à lui, désaide matériel dans le cas du danger de réel, désaide psychique dans le cas du danger de pulsion. Notre jugement est guidé en cela par des expériences effectivement faites ; qu'il commette une erreur dans son estimation est indifférent pour le succès. Appelons traumatique une telle situation vécue de désaide ; nous sommes alors bien fondés à séparer la situation traumatique de la situation de danger.

C'est un important progrès dans notre auto-préservation lorsqu'une telle situation traumatique de désaide n'est pas attendue sans rien faire^a, mais prévue, pleinement attendue^b. La situation

a. abgewartet.
b. erwartet.

dans laquelle est contenue la condition d'une telle attente, il convient de l'appeler la situation de danger, en elle est donné le signal d'angoisse. Cela veut dire : je m'attends à voir se produire une situation de désaide, ou bien, la situation présente me remémore l'une des expériences vécues traumatiques faites antérieurement. C'est pourquoi j'anticipe ce trauma, je vais me conduire comme s'il était déjà là, pendant qu'il est encore temps de le détourner. L'angoisse est donc d'une part attente du trauma, d'autre part une répétition atténuée de celui-ci. Les deux caractères qui nous ont frappés dans l'angoisse ont donc une origine distincte. Sa relation à l'attente appartient à la situation de danger, son indetermination et son absence d'objet à la situation traumatique de désaide, qui est anticipée dans la situation de danger.

D'après le développement de la série : angoisse - danger - désaide (trauma) nous pouvons résumer : la situation de danger est la situation de désaide reconnue, remémorée, attendue. L'angoisse est la réaction originelle au désaide dans le trauma, qui sera alors reproduite ultérieurement dans la situation de danger comme signal d'appel à l'aide. Le moi qui a vécu passivement le trauma en répétant maintenant activement une reproduction affaiblie, dans l'espoir de pouvoir en diriger le cours en agissant par lui-même. Nous savons que l'enfant se comporte de la même manière face à toutes les impressions qui lui sont pénibles en les reproduisant dans le jeu ; par cette façon de passer de la passivité à l'activité il cherche à maîtriser psychiquement ses impressions de vie. Si tel doit être le sens d'un « abréagir » du trauma, on ne peut plus élever d'objections là contre. Mais ce qui est décisif c'est le premier déplacement de la réaction d'angoisse, qui passe de son origine dans la situation de désaide à l'attente de celle-ci, la situation de danger. Viennent ensuite les déplacements ultérieurs, du danger à la condition du danger, la perte d'objet et ses modifications déjà mentionnées.

« Gâter » le petit enfant à cette conséquence non souhaitée que le danger de la perte d'objet — l'objet comme protection contre toutes les situations de désaide — est, par rapport à tous les autres dangers, extrêmement accru. Cela favorise donc le maintien au niveau de l'enfance, qui a en propre le désaide moteur aussi bien que psychique.

* i mark de S. K. L.
Lombard du vid.

Nous n'avons pas eu jusqu'à présent l'occasion de considérer l'angoisse de réel autrement que l'angoisse névrotique. Nous connaissons la différence ; le danger de réel menace à partir d'un objet externe, le danger névrotique à partir d'une revendication pulsionnelle. Dans la mesure où cette revendication pulsionnelle est quelque chose de réel, l'angoisse névrotique peut, elle aussi, être reconnue comme ayant un fondement réel. Nous avons compris que l'apparence d'une relation particulièrement intime entre angoisse et névrose se ramène au fait que le moi se défend à l'aide de la réaction d'angoisse, aussi bien contre le danger de pulsion que contre le danger de réel externe, mais que cette orientation de l'activité de défense débouche dans la névrose par suite d'une imperfection de l'appareil psychique. Nous avons aussi acquis la conviction que la revendication pulsionnelle ne devient souvent un danger (interne) que parce que sa satisfaction entraînerait un danger externe, donc parce que ce danger interne représente* un danger externe.

D'autre part, il faut aussi que le danger (de réel) externe ait subi une interiorisation pour pouvoir devenir significatif pour le moi ; il faut qu'il soit reconnu dans sa relation à une situation vécue de désaide¹. Une connaissance instinctive des dangers menaçant de l'extérieur semble ne pas avoir été accordée à l'être humain, ou seulement dans une mesure très modeste. Les petits enfants font sans cesse des choses qui les mettent en situation de danger pour la vie et ne peuvent pour cela justement se passer de l'objet protecteur. Dans la relation à la situation traumatique, face à laquelle on est en désaide, danger externe et interne, danger de réel et revendication de pulsion se rejoignent. Que le moi dans l'un des cas vive une douleur qui ne veut pas cesser, dans l'autre cas une stase de besoin qui ne peut trouver de satisfaction, la situation éco-

1. Il peut arriver bien souvent que, dans une situation de danger qui est correctement estimée comme telle, une part d'angoisse de pulsion vienne s'ajouter à l'angoisse de réel. La revendication pulsionnelle, devant la satisfaction de laquelle le moi recule d'effroi, serait alors la revendication masochiste, la pulsion de destruction tournée contre la personne propre. Cet ajout explique peut-être le cas où la réaction d'angoisse prend une tournure démesurée et inappropriée, paralysante. Les phobias des hauteurs (fenêtre, tour, abîme) pourraient avoir cette provenance ; leur signification féminine secrète est proche du masochisme.

nomique est dans les deux cas la même, et le désaide moteur trouve son expression dans le désaide psychique.

Les phobias énigmatiques de la prime enfance méritent à cet endroit d'être une nouvelle fois mentionnées. Certaines d'entre elles — solitude, obscurité, personnes étrangères — nous avons pu les comprendre comme des réactions au danger de la perte d'objet ; pour d'autres — petits animaux, orage, etc. — s'offre peut-être l'expédient d'y voir les restes atrophiés d'une préparation congénitale aux dangers de réel qui chez d'autres animaux est si nettement mise en forme. Pour l'être humain, seule est appropriée à une fin la part de cet héritage archaïque qui se rapporte à la perte d'objet. Lorsque de telles phobias d'enfant se fixent, deviennent plus fortes et persistent jusqu'en des années tardives, l'analyse met en évidence que leur contenu s'est mis en liaison avec des revendications pulsionnelles, qu'il est devenu également la représentation de dangers internes.

C

ANGOISSE, DOULEUR ET DEUIL

On dispose de si peu de choses concernant la psychologie des processus de sentiment que les timides remarques qui suivent peuvent à bon droit revendiquer d'être jugées de la façon la plus indulgente. Le problème s'éleve pour nous à l'endroit suivant. Nous avons été forcés de dire que l'angoisse vient en réaction au danger de la perte d'objet. Or nous connaissons déjà une telle réaction à la perte d'objet, c'est le deuil. Alors, quand en vient-on à l'une, quand à l'autre ? Dans le deuil, don' nous nous sommes déjà occupé antérieurement¹, un trait restait complètement incompris, sa particulière douleur. Que la séparation d'avec l'objet soit douloureuse nous paraît cependant aller de soi. Le problème se complique donc encore davantage : quand la séparation d'avec l'objet donne-t-elle de l'angoisse, quand donne-t-elle du deuil et quand, peut-être, seulement de la douleur ?

1. Voir : Deuil et mélancolie [Trauer und Melancholie, *GW*, X ; *OCF.P.*, XIII].

Phobie des hauts de la peur de la perte d'objet